

MME. ATOMOS SÈME LA TEMPÊTE

CHAPITRE PREMIER

Le Sergent James Bundick et son adjoint Danny roulaient tous deux à bord d'une voiture verte banalisée qui n'était pas loin d'avoir atteint la date limite et ne passerait certainement pas le prochain hiver. Ils venaient de quitter la Nationale 23 et déjà les premiers reflets fantasmagoriques du désert Mojave apparaissaient devant eux. En cette chaude matinée de printemps, la brume montait du Pacifique commençant à recouvrir les faubourgs de Los Angeles.

Danny, le plus jeune des deux policiers, jeta un rapide coup d'œil à son collègue. Il se demanda si lui aussi se transformerait de la sorte dans vingt ans et deviendrait un fonctionnaire gras du bide comme le Sergent Bundick qui approchait de la retraite et ne semblait plus prendre grand chose en considération.

Danny n'avait que vingt-trois ans et encore beaucoup d'enthousiasme pour la carrière qu'il s'était choisie : défenseur de la veuve et de l'orphelin, comme il aimait à le répéter. Cela pouvait sembler surfait, un rien ringard, surtout à l'aube des années 70 où la majorité des jeunes américains paraissaient se trouver radicalement contre l'ordre établi, prêchaient l'amour libre et le refus de la guerre. Les récentes manifestations de San Francisco avaient encore prouvé cette tendance le mois dernier. Danny comprenait tout cela. Il comprenait qu'on pouvait douter, surtout en voyant tous ces politiciens s'agiter et surtout quand il regardait le Sergent Bundick avec ses mains moites et son visage qui semblait se liquéfier sous la chaleur naissante du désert californien. Mais Danny était jeune et sa conviction en un monde meilleur encore intacte.

De son doigt humide, Bundick lui indiqua la boîte à gant.

– Tiens, fiston, ouvre ça. Avec un peu de chance, tu trouveras une carte routière parmi tout ce bazar.

– T'en as pas marre de la police, Bundick ? Toujours les mêmes trucs, surveiller les mêmes coins...

– D'abord, je ne fais pas toujours les mêmes trucs. Je ne sais pas avec qui tu étais en patrouille ces temps derniers, mais tu remarqueras que nos ordres de missions ont légèrement changé.

– Vous les gradés, vous avez des briefings. On vous tient au courant. Nous, on nous dit jamais rien.

– Oui, eh bien, essaye de me trouver cette putain de carte, grogna soudain le Sergent. Ça a beau être le bordel, ça reste une boîte à gant.

Les yeux de Danny s'illuminèrent. Il tenait en main ce qui avait dû être une carte routière dans les années 40. Le Sergent lui fit signe que c'était la bonne et que, pour un bleu, il se débrouillait plutôt pas mal. Puis il enfonça la pédale de frein de la Ford, histoire de faire voler un max de poussière, avant d'immobiliser la voiture sur le bord du chemin. Danny fut stupéfait par le silence brutal du désert, il n'avait jamais aimé cet endroit et ne s'y ferait jamais.

Le Sergent essaya de déplier la carte sans avoir l'air trop ridicule, mais c'était peine perdue. Des feuillets en lambeaux commençaient à voler dans tous les sens. Après un regard navré, Danny décida de lui venir en aide.

– Il y a vraiment besoin d'une carte pour rouler dans ce désert ? Tu ne le connais pas comme ta poche depuis le temps que tu y patrouilles ?

– Tu viens d'où, mon bonhomme ? demanda Bundick en riant. Certainement pas de cet état, ni d'un autre aux alentours...

– Je suis né à L.A. et j'y ai grandi.

– T'as pas dû quitter beaucoup la ville !

– Je suis allé plusieurs fois à New York et...

– Non. Je veux dire, tu n'as pas dû t'aventurer souvent dans le coin.

– Juste depuis que je suis dans la police. Quelques patrouilles avec ou sans toi.

– C'est bien ce que je pensais.

Le Sergent contempla la carte routière une dernière fois. La jugeant définitivement hors d'usage, il la jeta d'un air las par la vitre de sa portière, avant de remettre le contact et de démarrer en trombe.

Ils roulèrent une bonne demi-heure en silence. La voiture semblait glisser sur la route. Le véhicule restait stable malgré la vitesse, ce qui impressionnait pas mal Danny. Le Sergent était très concentré sur sa conduite.

Au loin le paysage se modelait lentement. Les roches sèches et abruptes du désert offraient une vision qui était loin d'être monotone. Les éléments paraissaient se transformer sans cesse. Le bitume avait disparu depuis longtemps mais on pouvait distinguer au loin une nationale en parallèle où roulaient bon nombre de poids lourds. Danny crut reconnaître la nationale 66 sans en être vraiment sûr. Elle s'éloigna progressivement et la voiture s'engagea alors dans une direction qui semblait devoir les couper du monde.

Bundick stoppa de nouveau. D'abord parce qu'il avait des choses à dire et que le bruit du moteur conjugué à celui du gravier sous les pneus ne permettait pas d'avoir une conversation correcte. Ensuite parce qu'il avait besoin de prendre l'air et de se soulager.

– Bon sang, il n'est même pas midi et déjà cette chaleur ! fit le Sergent en s'extirpant de la voiture.

Il ouvrit le coffre et sortit deux bières.

– Sors mon gars. Viens boire un coup. Faut que je t'explique quelque chose.

Danny ne se fit pas prier et avala d'un trait l'une des canettes.

– Bon, ça suffit la bière. On est en service. Et avec ce soleil, une deuxième canette pourrait être fatale. Te bile pas, on a toute une provision de flotte dans le coffre et des sandwiches. Donc la bonne nouvelle, c'est que tu vas pouvoir bouffer ce midi si ce putain de sable ne t'a déjà pas labouré l'œsophage.

– On va rester longtemps ici ? répliqua Danny. Je peux en savoir un peu plus sur ce que l'on fait ?

– Tu connais Manson, fiston ? La famille, tout ce bordel ?

– A vrai dire, je m'en doutais un peu. Depuis que ces cinglés ont massacré toute une famille l'année dernière, je suppose que tous les flics de Californie traquent les communautés qui se situent dans le désert ou dans les environs de Los Angeles.

– C'est un peu ça, fiston. C'est un peu ça, à quelques détails près.

– Je t'écoute, Bundick. Toi et moi, on va arrêter un nouveau Manson cet après-midi.

– C'est juste une inspection de routine, disons un peu plus poussée. On va s'engager plus loin dans le désert, là où personne ne va d'habitude sans y être obligé. Tu sais, je n'ai rien contre les jeunes. Vos modes, vos trucs et tout, les cheveux longs, l'amour à plusieurs dans des porcheries... Je sais que toi t'es un gars bien, un jeune qui en veut. Non, ce que je veux dire, c'est bien de vivre à plusieurs dans des communautés et de bouffer des cactus. Mais tu vois, Manson, lui, c'était pas un jeune. C'était un vieux qui s'est servi des jeunes, disons de l'innocence des jeunes.

– Dis donc, tu parles bien, Bundick ! T'as jamais pensé à être prof de philo ?

– Tu peux rigoler, mon petit. Mais tu ne peux pas t'imaginer à quel point le désert est sordide. Il y a des endroits qui ne seront jamais répertoriés sur des cartes. Et dans certains de ces endroits, on y pratique toujours le culte de Satan. C'est devenu une mode depuis Manson. De plus en plus de camés se réunissent autour de pseudo gourous. Satan, tout ça, c'est de la connerie. Mais les meurtres, eux, sont bien réels.

– Faut pas voir tout en noir non plus, Sergent. Des Manson ça ne court pas les rues, je veux dire les communautés. Et puis depuis dix ans, on a quand même eu dix fois pire que lui, avec l'autre cinglée de japonaise.

– Au fait, en parlant de bridés, il paraît que tu es de la famille de Smith Beffort ?

– Smith Beffort est mon oncle. C'est le frère de mon père.

Bundick sortit deux nouvelles bières du coffre.

– Tu as le droit à une deuxième canette, petit. Avec tout mon respect, dit-il d'un ton grave.

Danny sourit. Il le trouvait sympa Bundick. Tout en buvant sa bière, il pensait qu'il aimerait bien de nouveau faire équipe avec lui.

– Et donc, conclusion ? C'est quoi le programme de la journée, Sergent ?

– Comme je te l'ai dit, on va faire une inspection un peu plus poussée des communautés dans le désert, là où on n'a pas trop l'habitude d'aller généralement.

– Quoi ? On va débarquer chez tous les hippies du Mojave ?

– Pas tout à fait, pas tout à fait. Disons que l'on va surtout débarquer dans une communauté. Et je rajouterais même que, si ce n'est pas vraiment dangereux, cela comporte quand même certains risques.

A ce moment-là le Sergent chercha un quelconque changement d'expression sur le visage de son jeune adjoint. Mais Danny restait imperturbable.

– C'est bien, petit. Tu as du cran. Un vieux flic en préretraite et un jeune qui en veut comme toi, ça devrait le faire sans problème.

– Dis m'en plus, Sergent. On va où ?

– Chez un dénommé Vargas.

– Vargas ? C'est qui ? Un simili-Manson ?

James Bundick prit un ton grave.

– Il y a pas mal de mouvements de jeunes ces temps-ci, dit-il en scrutant l'horizon, tel un vieil Indien attendant une improbable cavalerie. Plusieurs meurtres dans des endroits isolés et certains ont même eu lieu à la lisière du Mojave, pas des trucs ordinaires, ça non, des meurtres avec des rituels et tout. Comme je te l'ai dit, je ne crois pas à toutes ces conneries. Mais lors de sa dernière patrouille, le Sergent Braddock, qui était comme moi à deux doigts de la retraite, a préféré anticiper son départ après avoir découvert un de ces trucs-là.

– C'est quoi, un de ces trucs ?

– Les jeunes deviennent dingues avec la drogue. Ils tuent de plus en plus violemment et gratuitement. Il y a eu encore un massacre pas loin d'ici le mois dernier. Je ne t'en dirais pas plus, je n'ai pas envie que tu dégueules ton petit déjeuner. Mais crois-moi, ce n'était pas joli à voir.

– Je n'en ai pas entendu parler.

– Personne n'en a entendu parler. Mais ça bouge beaucoup, tu peux me croire. Manson est devenu un héros pour tous ces déchets.

– Et Vargas ?

– Vargas ce serait plutôt le Manson du pauvre, enfin j'espère. Pour l'instant, on n'a rien contre lui mais on le surveille étroitement. C'est plus un jeunot, il va sur ses quarante balais et avec son regard, son passé et son bagou, il pourrait faire passer le Christ pour un charlatan. Il vit dans une communauté pas loin d'ici avec une vingtaine de débiles dont certains peuvent être dangereux. C'est là qu'on va aller faire un tour.

– Et on va débarquer comme ça ?

Le Sergent se détourna de l'horizon et fixa Danny droit dans les yeux.

– Pour un jeune, tu ne t'informes pas trop, dit-il. Tu n'as pas entendu parler du Festival à l'Hollywood Bowl. Trois jours d'amour, d'alcool et de drogues. Et peut-être de musique s'ils sont en état d'écouter.

– Ma copine y est peut-être. Mais ça n'était pas dans mes préoccupations, je n'étais pas au courant.

– Oui. Ben, la police l'était, figure-toi. Et je peux te dire qu'à l'heure actuelle, tous ces petits jeunes de chez Vargas sont en train de s'éclater à Los Angeles. On va avoir tout l'après-midi pour fouiller leur baraque. Allez, on repart. On inspecte et on rentre chez nous.

Après un quart d'heure de route, le ranch de Vargas fut en vue. Il était situé dans une toute petite vallée en contrebas. D'où ils se trouvaient, les deux hommes pouvaient apercevoir l'intégralité des bâtiments : une grande bâtisse à toit plat et quelques appentis dissimulés à droite à gauche. Le tout semblait être recouvert de sable mais ce n'était peut-être qu'une illusion d'optique.

Aucun signe de vie n'émanait du ranch.

Les policiers se garèrent juste devant l'entrée principale. Danny remarqua que la porte manquait ainsi que plusieurs carreaux, ce qui rendait la bâtisse encore plus fantomatique.

– Le sable doit pénétrer par toutes les issues, pensa-t-il. Comment font-ils pour vivre là-dedans ?

Puis il se rappela de Manson. Il avait lu pas mal de choses à son sujet depuis l'arrestation du gourou et de sa famille. Manson déjantait dur. Et parmi toutes ses idées tordues, il y en avait une qui avait tout particulièrement retenu l'attention du jeune policier : Manson était persuadé qu'il existait un peuple souterrain vivant dans le désert. Cette idée l'avait fasciné lui aussi et lui sembla prendre tout son sens ce jour-là, devant cette maison dont les ouvertures béantes paraissaient l'inviter à rentrer dans le royaume de la quatrième dimension.

– Faut pas rêver mon gars, dit le Sergent. Te laisse pas impressionner. C'est qu'une vieille bicoque en bois. Elle va pas te bouffer.

Les deux policiers sortirent du véhicule. A aucun moment, Danny ne songea à tirer son arme de son ceinturon.

– S'il y a du danger, pensa-t-il, ça m'étonnerait que mon flingue y puisse quelque chose.

Il chassa cette idée de son cerveau. Il n'allait certainement pas se laisser influencer par les esprits maléfiques du désert.

– Tu vois mon gars, on n'aura même pas besoin d'ouvrir la porte.

Le Sergent Bundick pénétra dans la maison, Danny le suivant juste derrière. Ils furent surpris des ténèbres qui régnaient dans la pièce et de l'odeur immonde qui leur parvint aux narines.

A tâtons, le Sergent appuya sur le commutateur en espérant que le groupe électrogène n'était pas hors d'usage. La lumière révéla une première pièce pleine de poussière.

– Il y a beau avoir des ouvertures partout, ça pue quand même pas mal, fit le Sergent.

Danny se sentait rassuré. Vus les relents nauséabonds, il s'était attendu à voir un cadavre en putréfaction ou n'importe quoi d'autre de bien glauque mais ce n'était que l'odeur du renfermé et de la crasse.

Les deux hommes ouvrirent des fenêtres et des volets grinçants et le soleil put faire son entrée dans la pièce, donnant un semblant de vie à un endroit qui semblait effectivement bien mort.

– C'est sûr qu'ils viennent de partir ? demanda Danny. J'aurais juré que la maison était abandonnée depuis des mois...

– On s'en fout, dit Bundick. On profite de l'absence du personnel et on inspecte.

Il avait déjà commencé à fouiller un placard de la grande pièce centrale.

C'était une pièce qui devait faire office de séjour. Elle comportait une minuscule table centrale encombrée de vaisselle sale, et plusieurs canapés défoncés qui n'étaient en fait que les banquettes arrière de divers véhicules. Un des posters punaisés au mur représentait un soldat debout, frappé d'une balle et s'appêtant à tomber, ultime geste figé avant la mort. En dessous, une inscription : « *Why ?* », mais un petit malin avait crayonné à côté « *Why not ?* », ce qui eut pour effet de faire sourire Bundick qui continuait à fouiller avec une saine ardeur.

– Qu'est-ce qu'on cherche exactement ? demanda Danny.

– Des armes. Surtout des armes. Ces communautés servent de planques à munitions. Quand on les aura trouvées, on pourra piéger Vargas. Je suis sûr que cet enfoiré les cache ici.

– Pour l'instant je ne vois que du thé renversé.

– On devrait trouver de la dope aussi. Mais ça, on laisse tomber pour l'instant, à moins que ce ne soit de grosses quantités. Tiens, va voir à l'étage.

Danny s'engagea dans les escaliers qui menaient au premier.

– Toujours prudemment, cria Bundick. Avance toujours prudemment et appelle-moi s'il y a quelque chose. Et n'hésite pas à sortir de ton arme en cas de besoin.

Une lueur vive et presque aveuglante régnait au premier étage, contraste assez étrange avec les ténèbres du rez-de-chaussée. Danny examinait la grande pièce inondée de soleil. A voir les matelas posés à même le sol, il s'agissait certainement du dortoir de la communauté. La pièce avait une atmosphère extrêmement reposante. Quelques effluves d'encens parvenaient aux narines du jeune policier qui fut étonné de la sensation de douce plénitude qui l'envahissait dans cette pièce. Ici nulle trace d'objet satanique, aucun cadavre d'animal sacrifié. Il essaya d'imaginer les gens qui vivaient ici. C'était comme un monde parallèle qu'il ne connaissait pas et qu'il aurait bien voulu approcher un peu plus.

Quelques cendriers posés par terre, des couvertures dépliées qui traînaient sur le sol et une grande baie vitrée d'où parvenait toute cette lumière. Le dortoir allait certainement devenir une fournaise dans moins d'une heure.

Danny fut tiré de sa rêverie par les cris du Sergent qui devait avoir trouvé quelque chose.

– Descends vite, gamin ! C'est le gros lot !

Au rez-de-chaussée, il retrouva le Sergent qui remontait essoufflé du sous-sol et lui fit signe de le suivre.

– Il y a une cave là-dessous. C'est plein de flingues. Pour des non-violents, ça fait désordre !

Ils dévalèrent les escaliers et débouchèrent dans un ancien cellier. La pièce avait conservé une certaine humidité rafraîchissante après la chaleur de l'extérieur. Les murs en pierre étaient garnis de

râteliers où étaient soigneusement alignés des calibres de toutes sortes. Danny fut impressionné par leur nombre.

– Il y en a au moins des centaines, dit-il. Où Dieu sommes-nous tombés ?

– Faut pas trainer ici, gronda Bundick. Mission accomplie. On retourne au central.

A ces mots le jeune policier sentit un frisson le parcourir. Il y avait un malaise dans la voix du Sergent. Et son angoisse était communicative.

Ce qui attira l'attention de Danny, ce fut une dizaine d'armes posées à terre. Parmi elles, plusieurs carabines dont certaines à canon scié, des fusils à pompe et un 38 spécial mais aussi un objet extrêmement brillant et de petite taille.

Danny se baissa pour le ramasser. Il soupesa l'objet.

– Ce doit être une arme, dit-il. Mais on dirait aussi un jouet. Tu as déjà vu ça, Bundick ?

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase qu'un vacarme sourd retentit à l'extérieur.

Les deux hommes remontèrent à la hâte. Parvenus au rez-de-chaussée, ils aperçurent au dehors un nombre impressionnant de motos et d'engins de toutes sortes dont les moteurs pétardaient furieusement. Une cinquantaine de motards encerclaient leur voiture. Apparemment peu de femmes. De solides gaillards chevauchant des machines qui ne l'étaient pas moins.

– Ils sont revenus plus vite que prévu. T'inquiète pas, petit. Je vais leur parler.

Le Sergent fit signe à Danny de rester dans la pièce comme un père donne un ordre à son fils.

Le jeune policier regarda Bundick franchir le seuil de la porte et faire face à la meute. Les moteurs s'arrêtèrent. Il y eut un grand silence.

Brutalement dans la mémoire de Danny ressurgit l'image d'un film de science-fiction dont il ne se rappelait plus le nom. L'image d'un prêtre qui avance, bible en mains, face à une nuée d'extraterrestres belliqueux.

Il ne sut jamais si son esprit avait anticipé la scène suivante. Ou si les choses s'étaient enchaînées si rapidement qu'il confondit le rêve, la réalité et le cauchemar dont il fut témoin.

Toujours est-il que l'éclair blanc qui vint frapper le Sergent Bundick devait être beaucoup plus rapide que son cerveau. Car sa raison refusait de croire ce que ses yeux lui montraient. Le corps de son collègue qui s'évanouissait pour ne laisser place qu'à une petite fumée bleue qui se confondit très vite avec la poussière du désert.